

PER

J-451

CON

efletdeSociété

en regard différent sur notre société

Vol. 22 No 1 septembre - octobre 2013

Survivre aux
Jeux
olympiques



CD musique



Destin et beyond



Entre mektoub et autodestruction



Monk.e

Toiles et murales



Surveiller la sortie de son nouvel album au mois d'octobre

À travers mon art, j'ai besoin de mettre sur la table toutes ces parties de moi qui ne sont pas visibles, dans le but de les partager avec mon public. Tout ce que je fais doit avoir une profondeur, une signification. Une personne qui ne recherche pas cette spiritualité se coupe d'une dimension importante de sa vie.

Monk.e vous présente sa collection d'images. Elles sont disponibles en cartes de vœux avec enveloppe pour 4\$, affiche 8 par 11 pour 5\$, sur un t-shirt blanc pour 20\$ ou encore sur un sweat-shirt gris pour 40\$. Les vêtements sont disponibles dans les grandeurs petit, moyen, large et extra-large.



cafegraffiti.net/monke-1.html



cafegraffiti.net/monke-1.html

Une façon originale de soutenir l'artiste et de personnaliser vos cadeaux et souvenirs.

Merci pour votre visite et votre présence.

Reflète de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 fax: (514) 256-9444
Sans frais : 1-877-256-9009 info@refletdesociete.com www.refletdesociete.com



Éditorial

Les aventures de Monk.e



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

Monk.e est un artiste multidisciplinaire qui a fait le tour du monde. En 2002, en tant que graffiteur, le Café Graffiti l'avait invité à représenter le Québec lors d'une convention internationale au Brésil. Suivra des dizaines de voyages internationaux: France, Cuba, Australie, Brésil, Mexique... Des expériences artistiques qui lui ont permis de se produire avec des artistes de différentes cultures.

En 2010, c'est en tant que rappeur que Reflet de Société fait un reportage présentant Monk.e avec un rap différent, spirituel. Un rap qui a un sens, une signification.

Que ce soit dans ses murales ou dans ses chansons, Monk.e a toujours su montrer une grande sensibilité à l'être humain.

Le gangster rap

Le gangster rap, très prisé aux États-Unis, ne représente pas la même réalité culturelle au Québec. Les artistes tels que Monk.e qui militent pour un rap engagé et spirituel sont nombreux. Même si les radios commerciales boycottent facilement le rap québécois et qu'il est plus diffi-

cile d'en vivre, les artistes tiennent leur bout et conservent leurs principes et leurs valeurs.

Des artistes tels que Monk.e sont maintenant régulièrement invités à participer à différents événements artistiques internationaux, leur permettant de prendre une place de plus en plus évidente dans notre paysage culturel.

Finale canadienne de rap

Monk.e représentera le Canada à Londres pour une 2e année consécutive pour la grande finale internationale de Rap. La finale canadienne a mis en compétition sur la même scène: Urban Logic, Scynikal, D-Track, Monk.e et Obia le chef (qui remplaçait Dramatik). L'an dernier, la grande finale internationale avait eu lieu à New-York. Monk.e était arrivé 5e au monde.

Londres 2013

Cette année, la finale internationale se déroulera le 21 septembre prochain à Londres. Dix pays seront représentés. Les participants peuvent se produire dans l'une des sept langues maîtrisées par les juges. Les pays présents à cette grande finale internationale de rap sont: Suisse, Suède, Ouganda, Espagne, Italie, France, États-Unis, Angleterre, Canada et Allemagne.

End of the weak France

Monk.e profitera de ce voyage en Angleterre pour planifier une nouvelle tournée européenne. Avant de se rendre en Angleterre, il fera partie de l'événement End of the weak à Paris. Il quittera Paris pour Londres avec les rappeurs européens. Après l'Angleterre, Monk.e passera par la Suisse. Vous pourrez suivre les résultats et la tournée sur le site du Café Graffiti.

Le Sommet des jeunes

Le gouvernement réagit au printemps érable et lance une concertation jeunesse. Urgence de connaître les positions des jeunes. Urgence de montrer à tous que les jeunes font parti non seulement de nos discours mais d'une réalité bien concrète. Le gouvernement mandate le député Léo Bureau-Blouin pour faire ce travail.


Pourtant, un organisme communautaire, le Bureau de consultation jeunesse (BCJ) avait déjà débuté et planifié une concertation provinciale des jeunes. Le gouvernement est-il en conflit d'intérêt quand il considère que son besoin, in extremis, de consulter les jeunes doit passer avant celui d'un organisme communautaire qui prépare cette action depuis déjà un certain temps? Un organisme communautaire pouvait-il prétendre à un résultat complet et pertinent?

Nous avons affecté Normand Charest pour assister au Sommet des jeunes du BCJ et d'en faire le suivi. Une histoire à suivre où nous pourrions mettre en parallèle les résultats de ces sommets, ceux du BCJ et ceux du gouvernement.

Calendrier 2014

Le Café Graffiti vient de lancer les réservations pour son calendrier 2014. Un luxueux calendrier artistique de qualité. Pour le bureau, la maison, le chalet ou encore pour faire un cadeau de Noël, le calendrier du Café Graffiti est une façon originale de conserver un souvenir des artistes et de les encourager dans leur cheminement. Pour faire vos réservations: journal@journaldelarue.ca (514) 256-9000.



ICI  RADIO-CANADA
présente

20 au 25
novembre
2013

salon DU
LIVRE
DE *Une passerelle entre les cultures*
MONTRÉAL

PLACE BONAVENTURE salondulivredemontreal.com



SODEC
Québec

Canada



LA PRESSE

Desjardins

ARCHAMBAULT



Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

Reflet de Société



Services aux abonnés
Changeement d'adresse
514 256-9000
abonnes@refletdesociete.com

Éditeur/ Rédacteur en chef

Raymond Viger
514 256-4467
raymondviger@hotmail.com

Directrice administrative

PUBLICITÉ ET COMMANDITE
Danielle Simard
514 256-9000
journal@journaldelarue.ca

Journalistes

Normand Charest,
Colin McGregor, Jean-Pierre Bellemare,
Flora Lassalle, Delphine Caubet
Dominic Desmarais

Collaborateurs

Louise Gagné,
Nicole Viau,
Jean-Claude Leclerc

Pupitre

Danielle Simard

Photographes

Hélène Allard,
Romain Sidoti,
Couverture: Presse Canadienne

Illustrations

Cyril, Mélanie Gauthier

Correction

Normand Charest

Café-Graffiti

514 259-6900

- Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
- Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)

Membres de:

- Magazine Canada (CMPA)
- Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec (ROCAJQ)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.



NE ME JETTE PAS
passe-moi à un ami
6,95 \$ l'unité

Centres d'appel
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal
Abonnement voir p.30



Courrier du lecteur

Renoncer à son innocence pour être libre. Jean-Pierre Bellemare vol. 21 no 4 été 2013

Oui je comprends et je trouve cela malheureux pour les personnes innocentes. Le système est devenu une véritable jungle pour les victimes et les gens innocents. Que de travail à faire dans ce domaine-là aussi!

Et c'est encore les gens qui écopent! N'existent-ils pas des recours pour les personnes injustement condamnées actuellement? Demander un nouveau procès, le porter en appel, etc.?

J'ai des amis qui se sont retrouvés en prison et une de leurs problématiques était la descente aux enfers dans l'univers des dépendances aux drogues. Ils ont assumé leurs actes, mais combien cela a été pénible pour eux, qui étaient pourtant aptes à une réinsertion sociale, de côtoyer des individus n'ayant aucun remords et une incapacité d'introspection. Ils se taisaient de ce qu'ils voyaient par peur. J'ai également travaillé avec des individus qui se vantaient que leurs parents avaient de l'argent et qu'ils ont été

[WWW.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)

lavés de toutes accusations même s'ils méritaient d'être en prison. Quelle injustice pour les autres qui méritent une chance de s'en sortir. Comment démêler cela en toute équité?

Étienne Bélanger

Renoncer à son innocence pour être libre. Jean-Pierre Bellemare vol. 21 no 4 été 2013

Un innocent qui doit accepter de s'avouer criminalisé et faire face à une réinsertion pleines d'embûches, toute une justice!

Ève, France

Lazy Legz

J'ai rencontré Luca Patuelli (Lazy Legz) au Mont-Tremblant en allant voir les BUGATTI qui ont couru le premier grand-prix Bugatti en Amérique du Nord. Je l'ai trouvé vraiment sympathique.

Luca m'a informé qu'il dansait avec seulement la moitié de ses jambes!!! Après notre court échange, il m'a donné une bande bleue "No excuses... No limits", que je porte à ma cheville gauche, côté du coeur... Parce que trop grande pour mon bras, et aussi en hommage à ces jambes qu'il n'a pas.

WOW! Mille fois WOW à votre groupe! Quelle rencontre inspirante! À 70 ans, ce slogan me parle comme si j'avais encore 30 ans! Voir vos vidéos est hallucinant! Vous êtes de magnifiques personnes, il n'y a pas de doute.

Pauline Hamel

Inuits du Grand Nord

Excellent article M. Viger. BRAVO. J'espère seulement que le Canada améliorera la qualité de vie des Autochtones. Nous, Canadiens, ne devons pas accepter les terribles conditions de vie de ce peuple. Ils sont des êtres humains. Ils méritent mieux dans ce riche pays qu'est le nôtre. Il est triste de voir

leurs enfants se suicider. Permettez-moi de vous dire que je ne suis pas fier d'être Canadien quand je vois ces conditions inacceptables envers nos peuples autochtones. NOUS POUVONS FAIRE MIEUX.

John Efthimiakopoulos, Montréal

Dossier autochtone, été 2013

Bravo pour le dossier au sujet de nos frères autochtones. Ça nous a permis de mieux les connaître et de mieux apprécier leurs richesses. Nous nous unissons à eux pour améliorer notre environnement. Ensemble nous y arriverons.

Claire Boulé

Pensionnats autochtones

Il faut être d'une bassesse et d'une hypocrisie incommensurable pour ne présenter que des excuses sans faire en sorte d'aider à rétablir leur situation comme elle l'était. C'est une tache indélébile des gouvernements responsables de cette situation.

D'autant plus que l'opinion publique générale au sujet des Amérindiens est révoltante. L'idéal est d'aller, avec eux, à la pêche et à la chasse. C'est la meilleure occasion de régler tous les problèmes facilement, parce qu'on y apprend à se connaître.

André Lefebvre

Histoire autochtone

J'ai enseigné le français à Kahnawake. J'en ai appris plus sur les Autochtones en lisant Reflet de Société de juin que dans toute ma vie autant au travail que dans mes cours d'histoire.

Laval, un retraité de 82 ans

Jardin des Premières-Nations

Super bon article. Ça fait le lien avec ma visite de ce fabuleux jardin hier dans le cadre des Mosaïcultures. Ce n'est pas un jardin à proprement parler, mais s'y trouver équivalait à une promenade en

pleine nature. Je conseille à tout le monde de visiter ce jardin. Chapeau!

Anders Turgeon, Montréal

L'autisme et la lampe magique!

Les enfants hyperactifs s'ennuient en classe. Ils ont besoin de motivation. Le génie frise la folie?

Miche Moreau

L'amour en 3 Dimensions

Merci pour ce livre. Je m'y suis retrouvée à maintes reprises et cela est venu me chercher au plus profond de moi. J'ai pleuré, j'ai ri, j'ai été émue, touchée. Si peu de mots pour décrire un état d'âme!

Le livre est arrivé au moment parfait dans ma vie. Merci pour la patience et la persévérance d'écrire ce que vous ressentiez et le plus important, de l'avoir humblement partagé.

Geneviève Lamy, Granby

Café Graffiti

Je demeure dans Hochelaga-Maisonneuve. Depuis des années, je passe devant les vitrines du Café Graffiti, sans jamais avoir le courage d'entrer. Suite à vos reportages dans Reflet de Société sur le Café Graffiti et ses artistes, j'ai trouvé le courage de traverser la porte. Ce que je ne regrette en rien.

J'en ai eu la chair de poule de voir toutes ces œuvres garnir les murs. J'ai pu y croiser des artistes, généreux de leur temps. Merci.

Pierre S., Montréal

Colin McGregor, Cowansville

Félicitations à votre rédacteur, Colin McGregor. Une plume superbe et un style rafraîchissant. Il sait comment nous faire pénétrer dans son monde carcéral et nous partager son univers. Colin nous présente des sujets qui pourraient être dramatiques et lourds d'une façon attrayante et originale.

Monique



Mettre son grain de sel

NORMAND CHAREST

Après deux ans de préparation, le Bureau de consultation jeunesse (BCJ), dont l'action couvre la région de Montréal, tenait enfin son Sommet des jeunes au collège Ahuntsic, du lundi 12 août, Journée internationale de la jeunesse, au vendredi 16 août. Il s'agissait d'abord d'un lieu de réflexion pour les jeunes qui souhaitent s'impliquer positivement dans la société, sans se limiter à la critiquer.

Un événement d'une semaine, cela demande une grande logistique. Et nous pouvons voir, dès 8 heures ce lundi matin, une armée de jeunes s'affairer un peu partout. Tout au long de ces cinq jours, il faudra choisir entre deux ou trois activités qui se tiennent en même temps, et d'abord entre un point de presse et une conférence.

Les jeunes et leur enthousiasme

Le point de presse est donné par cinq jeunes assis à la même table. Au centre, la députée du NPD, Lysane Blanchette-Lamothe, qui nous dit que, selon son expérience du terrain, les jeunes s'intéressent beaucoup plus à la politique qu'on peut le croire, et que « si les jeunes sont l'avenir, comme on le dit souvent, ils sont aussi le présent », raison pour laquelle nous devons tenir compte d'eux et de leur implication dans la vie en société.

De chaque côté d'elle, se tiennent deux représentants des jeunes, une fille et un garçon: de la France, Fatima Diaby et Vincent Quintana; du Québec: Judeisy de Léon et Ursy Ledrich (nous les rencontrons plus tard pour une interview).

Probablement tous les quatre des jeunes «issus de l'immigration», comme dit l'expression. On est d'abord frappé par la bonne capacité d'expression de ces jeunes qui se sont, visiblement, bien préparés.

Soixante jeunes Français, majoritairement issus de l'immigration sont venus participer. à L'«Univers'Cité populaire d'été» (le terme « cité » renvoyant, en France, aux banlieues dites sensibles).

Ils viennent de Paris, Mulhouse, Lille, et sont accueillis par l'équipe québécoise du BCJ. Fatima Diaby nous dit: «Nous sommes venus parce que nous avons les mêmes problématiques en France: le racisme, les relations avec la police, etc. Nous avons fait des actions de financement pour venir à Montréal: des spectacles gala, des spectacles de rue.»

Si la jeune députée du NPD nous parlait d'implication sociale,

Vincent Quintana parle du travail sur soi dans des ateliers qui auront lieu en après-midi, où les participants racontent leur vécu, que l'on illustrera par du théâtre improvisé: le Playback Théâtre, par exemple.

Changer le monde

Le philosophe et enseignant Éric Martin offre une conférence sur le thème « La jeunesse dans notre société » où il encourage la jeunesse à penser d'abord, à remettre en question la vision imposée des choses.

La philosophie, dit-il, c'est la jeunesse de l'esprit, puisqu'elle remet tout en question et qu'elle jette un regard neuf sur toute chose, comme la jeunesse le fait.

La philosophie demande que l'on recherche le sens de la vie, de la souffrance et des valeurs. Et il s'agit en ce moment de trouver de meilleures façons d'habiter le monde et de reconnaître ses valeurs humaines.



Photo: courtoisie BCJ

Présence autochtone

NORMAND CHAREST

Parmi les nombreux ateliers offerts durant le Sommet des jeunes, il s'en trouvait un qui abordait la question de la place des jeunes Autochtones dans la société actuelle. Cet atelier était animé par Widia Larivière, une jeune femme que l'on a pu voir dans les médias à propos du mouvement «Idle No More» dont elle a cofondé l'aile québécoise.

Widia Larivière est Algonquine par sa mère, tandis que son père est Canadien français. Cette double identité l'aide « à faire le pont entre les deux cultures », nous dit-elle. Elle est également coordonnatrice jeunesse pour l'association Femmes autochtones du Québec (FAQ-QNW), dont les bureaux sont situés à Kahnawake. Elle soulignera d'ailleurs l'importance des femmes dans la société autochtone et dans la transmission de la langue, des traditions, des savoirs et des valeurs.

Ce sont les femmes qui manifestent pour la défense des droits des Autochtones. Dans les années 1970, la campagne menée par Mary Two-Axe Earley, une femme mohawk de Kahnawake (près de Montréal), permettra aux femmes autochtones mariées à des non autochtones de retrouver leur statut d'Indienne, sans lequel elles ne peuvent vivre dans les réserves et jouir des droits réservés à ce statut.

Ce sont aussi quatre femmes qui fondèrent le mouvement Idle No More au Canada, et deux femmes encore pour l'aile québécoise (Widia Larivière, 28 ans, qui a grandi à Québec, et Mélissa Mullen-Dupuis, 34 ans, une Innue originaire

de Mingan, vivant maintenant à Montréal). Le nom du mouvement «Idle No More» appelle à l'action, mais son beau slogan «Wake Your Spirit» (éveillez votre esprit) élève l'exhortation à un noble niveau.

Les femmes «ne se reconnaissent pas dans le système de bandes» établi par le gouvernement fédéral au 19^e siècle, un système basé sur la suprématie d'un chef, ce qui s'oppose aux traditions autochtones où la place de la femme était mieux respectée. Le conseil des Mères de clans a, par exemple, un grand rôle à jouer dans la vie communautaire de la société mohawk.

Il faut souligner, l'engagement de la jeunesse, qui a suivi l'initiative des femmes. On nous rappelle que «la jeunesse représente près de la moitié de la population autochtone au Québec et au Canada».

Si l'âge moyen de la population canadienne est de 37,7 ans, celle de la population autochtone n'est, par contre, que de 24,7 ans.

Les nombreuses questions posées et la durée limitée de l'atelier n'ont malheureusement pas permis d'aller plus en profondeur sur les problèmes des jeunes Autochtones vivant soit dans leurs communautés, soit en milieu urbain.

Mais c'était bien de voir le sérieux des participants, qui posaient des questions et prenaient des notes, des participants dont beaucoup étaient Français d'origine maghrébine ou africaine, des jeunes qui pouvaient se retrouver dans la marginalisation vécue par les Autochtones.

«Ne vous souciez pas seulement de vous-mêmes, ô chefs, ni même de votre propre génération. Pensez aux générations futures de nos familles. Pensez à nos petits-enfants, et pensez à ceux qui n'ont pas encore vu le jour et qui nous regardent de par delà l'éternité.» (Dekanawida, artisan de la paix et fondateur de la Confédération des Iroquois, vers le 12^e siècle.)

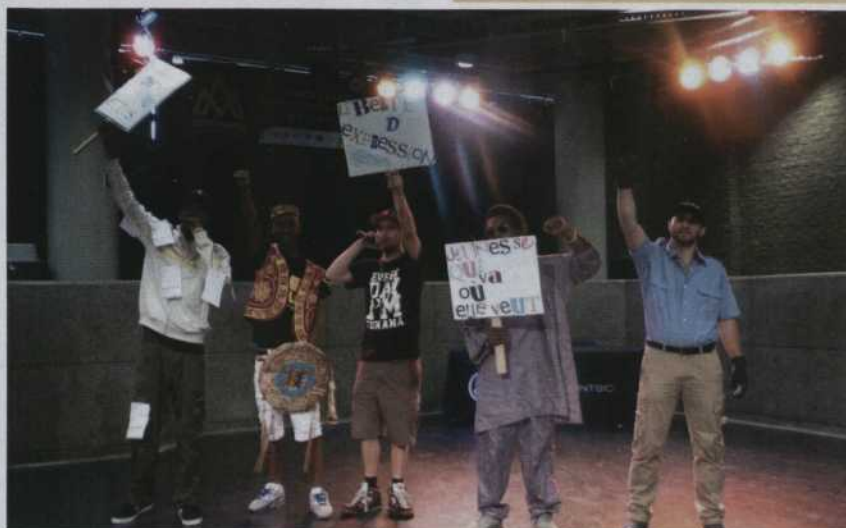


Photo: courtoisie BCJ



Enthousiasme et bonne volonté

Rencontre avec les jeunes représentants du Sommet

**Fatima Diaby et Vincent Quintana de la France,
ainsi que Judeisy de Léon et Ursy Ledrich du Québec.**

PROPOS RECUEILLIS PAR

NORMAND CHAREST ET GINETTE CYR-CHAREST

À la question: «**Pourquoi vous êtes-vous impliqués?**», Fatima répond: «Parce que nous avons réalisé que nous vivons la même chose au Québec et en France, en tant que jeunes, et que ce genre de réunion, de Sommet n'existe pas en France.» Judeisy ajoute: «Chaque jeune doit se trouver pour être bien dans sa peau. Et c'est en m'impliquant dans ce projet que j'ai découvert mon intérêt pour les implications sociales. J'ai compris que chaque petit geste compte, que les petites batailles font les grandes guerres.» Puis Vincent: «Ça prend quelqu'un pour commencer les changements, et cela entraîne les autres. C'est

comme le berger à la tête du troupeau.» Ursy: «J'étais déjà impliqué dans un projet sur la place des Noirs. Et de là, j'ai réalisé que les jeunes des autres communautés, que tous les jeunes vivaient aussi des problèmes semblables. Les jeunes doivent s'investir dans des actions utiles à la société, et briser ainsi l'image de voyou qu'on nous renvoie trop souvent.»

À la question du **racisme**, Ursy répond: «On a un peu enterré le passé, à ce propos, on ne veut plus tellement parler de la discrimination, mais les vieilles frustrations demeurent.» Les vieux stéréotypes

reviennent facilement, en cas d'incompréhension, et il faut favoriser la communication entre les communautés, sinon chacun se cantonne dans ses préjugés. En France, nous dit-on, le profilage dans les demandes d'emploi est encore bien présent. On vous juge encore selon votre nom et selon votre lieu de résidence. Si vous avez un nom étranger et que vous habitez dans une cité (une banlieue «sensible»), vos opportunités d'emploi sont minces.

Les jeunes voient-ils des solutions à ces problèmes?

Selon Fatima: «Les politiciens doivent laisser de la place aux



Photos: courtoisie BCJ



Rencontre avec des jeunes décrocheurs

jeunes pour qu'ils agissent dès maintenant dans la société.»

Judeisy: «Il faut encadrer les jeunes et leur faire comprendre que "Tu peux devenir ce que tu veux", mais que tu dois travailler pour y arriver.»

Vincent: «Il faut souligner l'importance de l'éducation pour y arriver, pour eux, et pour leur propre avenir. Tout le travail à faire est là.»

Ursy: «Dans la région de Montréal, nous avons des Tables de concertation jeunesse, mais ce sont des adultes qui y agissent et les jeunes n'y sont pas représentés. On a refusé du financement pour notre tournée auprès des jeunes de la province, sous prétexte de dédoublement, alors que la tournée gouvernementale reprenait nos idées à nous et qu'elle n'allait pas vers toutes les classes sociales.»

À la question « **Comment voyez-vous votre relation avec les plus vieux?** », nous avons été surpris par le respect démontré dans les réponses.

Ursy: «On doit le respect aux aînés. Mais ce respect doit être réciproque et sincère, il doit venir du

cœur. Si c'est le cas, nous obéirons volontairement aux aînés, puisque ce sont eux qui ont l'expérience.»

Judeisy: «Il faut que l'aîné ait de l'espoir en moi.»

Notre admiration devant leur maturité et leurs ressources nous amène à leur demander s'ils ne sou-

aider les jeunes, comme ils n'ont pas beaucoup été aidés, et leur donner ce que nous n'avons pas eu.»

Judeisy: «Je m'oriente vers l'humanaire. En tout cas, je ne veux pas contribuer au capitalisme et à

Nous avons des Tables de concertation jeunesse, mais ce sont des adultes qui y agissent et les jeunes n'y sont pas représentés.

haitent pas se lancer en **politique**.

Ursy nous répond: «En tout cas, pas une politique de bas étage, une politique de magouilles (et tous acquiescent en même temps), et seulement si je peux y croire.»

Vincent: «Dans mon cas, je ne crois à aucun parti existant. Ils sont tous les mêmes. Alors, je devrais former mon propre parti!» Judeisy «Je ne me vois pas dans un parti, mais en tout cas, je veux être militante à vie.»

On leur demande: «**Comment voyez-vous votre avenir?**» Et Fatima répond: «Je veux avancer dans la liberté d'expression, dans la liberté d'action.» Vincent: «Je veux

la production.» Ursy: «Je rêve tout haut: je voudrais aider les jeunes Africains, pour qu'ils connaissent leur passé et qu'ils sentent qu'ils ont quelque chose de positif à contribuer.»

Que voulez-vous ajouter à des paroles aussi belles qu'authentiques?

Ces quatre jeunes seront aussi interviewés par *Le Devoir*, *24 Heures*, *TVA*, *Radio-Canada* ainsi que d'autres médias. Et leurs amis les taquineront, en leur disant qu'ils sont maintenant devenus des vedettes. «C'est émouvant!» nous dira Fatima en réponse à un courriel, un peu plus tard dans la semaine.





Politique jeunesse

NORMAND CHAREST

Le projet des jeunes de la BCJ, élaboré depuis deux ans, comportait une tournée des régions, suivie d'un Sommet à Montréal et de recommandations à soumettre au gouvernement québécois. Or, au printemps dernier, la première ministre Pauline Marois confiait la direction d'une vaste consultation jeunesse au jeune député Léo Bureau-Blouin, une consultation commencée par une tournée des régions.

Les jeunes de la BCJ se sont sentis trahis par cette décision, d'autant plus qu'ils se sont vu refuser leur demande de subvention de 110 000 \$ pour le Sommet des jeunes : « On nous l'a refusé sous prétexte de dédoublement, alors qu'on nous a plus ou moins volé l'idée de la tournée des régions. De plus, leur tournée ne touche pas toutes les classes sociales, contrairement à la nôtre », nous disait Ursy Ledrich, un jeune représentant du BCJ en entrevue, lundi matin.

Le Regroupement des organismes communautaires autonomes jeunesse du Québec (ROCAJQ), qui soutient le Sommet des jeunes au sein du comité consultatif, a d'ailleurs dénoncé ce refus, alors que le « Sommet est une autre preuve que tous les jeunes du Québec veulent participer à l'élaboration d'un projet de société qui soit inclusif » (Annie Gauvin, communiqué du 10 avril 2013).

Malgré tout, les jeunes ont travaillé intensément, jeudi et vendredi, en divers groupes de réflexion qui

s'étaient penchés sur les thèmes suivants : emploi et chômage, logement, intimidation, racisme, éducation, politique, drogues, relations jeunes et policiers, homophobie, et ils présentaient leurs recommandations en plénière, vendredi après-midi.

Toutes ces recommandations seront regroupées en un document de synthèse, et un mémoire sera présenté en ce sens lors de la consultation sur la Politique jeunesse annoncée pour l'automne 2013 par le gouvernement québécois, nous dit M. Gilles Tardif, coordonnateur du BCJ.

Nous suivrons ce dossier de près pour voir son évolution, car il ne s'agit pas de minimiser la volonté d'implication positive de cette jeunesse, souvent issue de milieux difficiles, et qu'on pointe du doigt lorsqu'il y a des désordres sociaux. Au contraire, il nous faut encourager son action constructive et non violente, en nous débarrassant

nous-mêmes, en premier lieu, de nos idées préconçues.

Journée internationale de la jeunesse

La Journée internationale de la jeunesse a été instaurée en 1999 par les Nations unies et elle est célébrée dans le monde entier le 12 août. Le Programme d'action mondial pour la jeunesse de l'ONU touche dix domaines prioritaires :

- L'éducation
- L'emploi
- La famine et la pauvreté
- La santé
- L'environnement
- L'usage abusif des drogues et autres stupéfiants
- La délinquance juvénile
- Les loisirs sains
- Les filles et jeunes femmes
- La participation des jeunes dans la société et dans la prise de décision.

Bureau de consultation jeunesse

Le Sommet des jeunes est organisé par le Bureau de consultation jeunesse. Le BCJ est un organisme d'action communautaire autonome qui agit auprès des jeunes de 14 à 25 ans depuis 1970. Appuyé par Centraide du Grand-Montréal, il compte plusieurs points de services sur l'ensemble du territoire du Montréal métropolitain (Montréal, Laval et Longueuil). Le BCJ s'intéresse à la marginalité et aux conditions sociales des jeunes. Le BCJ fonctionne sur un mode de gestion collective en établissant un véritable partenariat avec les jeunes. Son mandat principal est d'appuyer les jeunes dans leur cheminement vers une plus grande autonomie, et dans la recherche de solutions pour l'amélioration de leurs conditions de vie.

Trois parcours, trois avenir

DELPHINE CAUBET

Extravertis, renfermés, décidés ou hésitants... Maryrose, Alexandre et Rock ont un point commun: avoir décroché de l'école avant la fin du secondaire. Ces jeunes de 16 et 17 ans entrent dans la vie active et cherchent leur voie dans cette société de diplômés.

«Maryrose, c'est une rose avec des épines.» Telle est la façon dont Yannick Gratton, intervenant à Diapason Jeunesse, décrit la jeune fille de 16 ans. En septembre 2012, elle a décroché, et comme chez d'autres jeunes, les causes sont multiples. Aujourd'hui, elle est en recherche d'emploi et est décidée à reprendre sa vie en main.

Le décrochage vient de partout

Jeune fille vivante, se déclarant elle-même différente, Maryrose a été intimidée à l'école. «Je suis plus gamer (personne passionnée par les jeux vidéos). Enfin, pas comme les autres filles.» «Et puis, comment peux-tu travailler, quand des gens se font écœurer à côté de toi? Ou bien quand ça tombe sur toi?» L'intimidation n'a pas été l'unique facteur de son décrochage. Car, avec la réforme, l'école a continué à la faire avancer dans son cursus. «Pourtant, je ne pouvais plus suivre depuis le secondaire 1.» Alors, elle a arrêté, sans terminer son secondaire 3.

Le parcours de Rock est différent. Le jeune homme de 17 ans, très lucide sur son propre vécu, l'annonce lui-même: «J'ai fait une dépression pendant au moins un an, suite au décès d'un proche. Mais il y a eu

d'autres facteurs. Je voulais peut-être énerver mon père aussi.»

Il est difficile de donner une explication au décrochage. Les jeunes, eux-mêmes, parlent de la multiplicité de facteurs. Et à partir de 16 ans, les écoles ne sont plus obligées de les scolariser. Rock, en difficulté scolaire, l'a vécu: «La directrice m'a convoqué dans son bureau et... je me suis plus ou moins fait mettre dehors.»

Réalité et vie active

Alexandre est un jeune homme plutôt manuel. À 17 ans, il décide d'arrêter l'école pour travailler. Deux semaines après la rentrée, il abandonne: «J'étais démotivé.»

Si Maryrose pouvait compter sur ses parents, pour Alexandre, la situation est plus délicate. «Mon père est en prison et ma mère n'a

pas son mot à dire.» Alors, il fait différents petits boulots: deux mois à Michelin, quelques semaines dans un entrepôt, puis dans agence. «Mais ils ont commencé à ne plus m'appeler.»

La réalité de la vie active commença à s'imposer. Les intervenants le constatent souvent: un jeune qui décroche rêve de la grande vie. Il veut travailler, avoir une auto... Pourtant, la réalité est autre.

Rock a pu le constater par lui-même. Le jeune homme dépose une vingtaine de CV et ne reçoit que deux appels. L'un d'eux lui donne espoir pendant 3 semaines, pour finalement ne pas aboutir.

Yannick Gratton, intervenant à Diapason Jeunesse, constate: la plupart des emplois, sans un diplôme du secondaire, sont dans

Le décrochage en quelques chiffres

- Entre 1999 et 2009, le taux de décrochage au niveau provincial a sensiblement diminué: de 23,5% en 1999, il a diminué à 20,5% en 2009.
- Dans la région de Montréal, il reste supérieur à la moyenne provinciale, même s'il a diminué: de 28,6% en 1999 à 24,6% en 2009.
- L'inégalité entre les sexes est réelle. En 2009, 25,5% des garçons ont décroché sans leur diplôme du secondaire, contre 15,5% des filles.
- Plus alarmants à la Commission scolaire de la Pointe-de-l'Île, 35% des jeunes du secondaire décrochent.
- À la Commission scolaire Lester-B.-Pearson, le taux est le moins élevé de la province, avec une moyenne de moins de 15%.
- À Montréal, le ministère de l'Éducation note une concordance entre le décrochage scolaire et la vulnérabilité socioéconomique. Néanmoins, il existe des exceptions, notamment dans les CLSC de NDG-Montréal-Ouest, René-Cassin ou Pointe-aux-Trembles-Montréal-Est.

des entrepôts ou bien font des ménages. Bien qu'il reconnaisse l'intelligence des jeunes, il ajoute: «On vit dans une société de diplômés, et il faut ce papier pour travailler.»

Au travers du sport et de la musique, Diapason Jeunesse enseigne aux jeunes les aptitudes à l'employabilité. Comme le travail en équipe, la gestion des conflits ou encore le sentiment d'appartenance. Car, sur un lieu de travail, pas question d'être en retard ou de taper dans un mur. Et il faut arrêter de tout leur passer à cause de leurs blessures, précise Yannick Gratton.

Alors pendant la formation, les jeunes démystifient la vie active. À l'ordre du jour: ouverture d'un compte avec un banquier et atelier gestion de budget. Mais également, apprentissage de la cuisine et du ménage. Le tout pour acquérir des réflexes de base sur le marché de l'emploi.

Résolution de problèmes

À Diapason Jeunesse, d'autres intervenants apprennent aux jeunes à gérer leurs émotions, et à prendre confiance en eux.

«Étonnamment, ça m'a beaucoup aidé», ajoute Rock avec humour, «j'ai appris à ne plus avoir peur de l'avenir».

Pour Maryrose, l'objectif était différent. Elle a appris à s'ouvrir et à faire confiance aux autres. «Au début, j'étais renfermée et je ne parlais pas vraiment.» Aujourd'hui, lorsqu'elle cherche du travail, les effets sont significatifs: «Je n'ai plus peur de m'adresser au gérant. Plutôt que déposer mes papiers, je demande à parler à quelqu'un, au besoin je repasse à un autre moment.»

À 17 ans, Rock a une bonne connaissance de la résolution des problèmes personnels: «Les problèmes

sont comme des petits monstres. Moins tu y prêtes attention, plus ils vont se nourrir de toi... Alors, il faut lever le voile, et regarder la réalité en face. C'est au moins 50% du travail, voire 75%.»

Rock a consulté le psychologue de l'école, «très gentil, mais pas très utile». Alors, avec l'aide de sa petite amie, il a travaillé pour surmonter sa dépression. «Faut se raccrocher à tout, tant que ce n'est pas une corde et un crochet.»

Si tous n'ont pas développé leur propre philosophie, les jeunes doivent affronter leurs problèmes pour avoir un meilleur avenir.

Trouver sa voie

Alexandre a décroché, pour travailler. Son grand-père ayant une ferme, il avait déjà expérimenté le travail de la terre. Avec l'aide d'intervenants de Perspective Jeunesse, il décide de profiter de cette expérience. Il se présente aux Pousses urbaines pour y faire un stage d'horticulture et est accepté. Une première victoire pour Alexandre.

Quant à Maryrose, ses parents l'ont soutenue lorsqu'elle décida d'arrêter l'école. «Ils voyaient que je n'arrivais pas à suivre, et que je n'allais plus à mes cours.» Alors, après une période difficile, elle décide de se reprendre en main. «Diapason Jeu-

20 ans après...

Par Delphine CAUBET

Comme d'autres jeunes, Sébastien s'est vu accoler l'étiquette «décrocheur» en son temps. À 35 ans, ce jeune père de famille travaille au Café Graffiti. Mais avant, il a entrepris de nombreuses choses...

D'un naturel pragmatique, Sébastien arrête l'école à 16 ans pour entrer dans la vie active. Il se découvre une passion pour le mixage, qu'il pratique pendant 15 ans.

Durant la vingtaine, il vivra au rythme de la nuit et sillonne la région pour se produire en tant que DJ. Car, si le terme décrocheur a souvent une connotation négative, lui travaillera de ses mains pour gagner sa vie. En tant que DJ (pseudonyme : Stress), mais également boulanger, puis dans une pizzeria et chez Purolator, ou encore chez GDG environnement... il apprend en pratiquant.

Pendant 10 ans, Sébastien vivra de sa passion. Mais l'adolescent devient un homme, il a des enfants. Le rythme des clubs devient incompatible avec la vie de famille et il décide de se retirer progressivement de la scène, qu'il quittera en 2012.

En 2007, il devient son propre patron, et ouvre une entreprise de duplication. Pendant 6 ans, il vivra et fera vivre son entreprise, avant qu'iTunes ne vienne le concurrencer, pour lui faire fermer boutique.

À l'heure actuelle, Sébastien n'a pas de regrets. Il a expérimenté de nombreuses professions. Surtout, il a été réaliste par rapport au marché de l'emploi, et n'a jamais ménagé sa peine. Exterminateur chez GDG environnement, il pouvait travailler jusqu'à 60 heures par semaine !

Aujourd'hui, Sébastien travaille au Café Graffiti, et espère un jour redevenir son propre patron.

nesse m'a littéralement sauvé la vie.» Maintenant, elle sait qu'elle va reprendre ses études, «un DEP en esthétique peut-être», même si son cursus n'est pas encore défini.

Rapport à l'école

Leur point commun est d'avoir un problème avec le système éducatif. Alexandre le reconnaît, «l'école, c'est important». Lui a essayé d'aller aux adultes, mais cela n'a pas fonctionné, l'encadrement n'était pas suffisant. Si le jeune homme n'a pas encore de trajectoire définie, avec l'agriculture il a trouvé un secteur d'activité qui lui plaît.

Rock a des projets pour l'avenir, il veut devenir infographiste: «faire des cartes de visite et tout ça». Il veut également emménager en appartement dans les mois à venir. «J'attends déjà de terminer mes 3

mois d'approbation à Métro.» Dans un même temps, le jeune homme compte terminer son secondaire par correspondance, tout en travaillant. «Après, on verra.»

Quant à Maryrose, elle doit davantage prévoir l'avenir. Elle vit en centre et, à ses 18 ans, elle ne pourra pas retourner chez ses parents. «Mon argent est compté.» En recherche d'emploi, elle calcule son budget en fonction de l'avenir.

Elle envisage de terminer ses études aux adultes, car pour les jeunes comme elle, «qui ont été intimidés», c'est ce qu'il y a de mieux. «T'as pas d'idiots à côté de toi, et tu peux avancer à ton rythme.» «Par contre, si c'est du monde populaire qui ont juste de la difficulté, je leur conseille d'aller plutôt dans des aides aux devoirs. Ou de voir

les ressources de l'école.» «En tout cas, c'est normal de vouloir une pause. Il faut avoir de bonnes bases et après tu repars.» «J'ai encore le temps de me reprendre», rit-elle.

Rock a une vision légèrement différente: «Ceux qui se font intimider, je leur conseille de persévérer, car le temps passe et l'école va se terminer. Le gars qui t'a écoeuré, il va finir par lâcher et il ira au McDo. Toi, tu vas passer ton DEP et tu auras ta petite maison... Puis, je ne sais pas pourquoi je rajoute ça, mais des classes de 35, sérieusement!? Déjà à 25, on avait de la misère à suivre.»

Chacun de ces jeunes a un parcours et un vécu très différent. Qu'ils aient décroché par envie de gagner leur vie, ou pour d'autres raisons plus personnelles, chacun d'eux a le potentiel d'un bel avenir.

NOUVEAUTÉ SAC RECYCLABLE ET CARTE DE VŒUX ASSORTIE



Suggestions d'images :

Elvis



Toxic

Harfang



Fléo

Amérindien



Fanny

Marlene



Janie

SEULEMENT 19,95\$

www.editionstnt.com/sac-recyclable-ecologique-personnalise

514-256-9000

1-877-256-9000

info@editionstnt.com

4237 Ste-Catherine Est, Mtl, Qc, H1V 1X4



Les Pousses urbaines



Services horticoles

DELPHINE CAUBET

Victoire par l'horticulture

Au cœur du quartier Rosemont à Montréal, tenue de travail sur le dos, des jeunes terminent la construction de bacs pour les Ruelles vertes. Dans les semaines à venir, ils effectueront différents travaux d'horticulture et d'agriculture. Majoritairement décrocheurs, ils acquièrent une expérience professionnelle au travers des Pousses urbaines.

Les Pousses urbaines sont nées en 2006. L'idée d'origine était de favoriser la réinsertion des jeunes. Souvent décrocheurs, l'objectif était de leur donner une expérience professionnelle. Soit pour retrouver le chemin de l'école, soit pour avoir une référence sur le marché de l'emploi.

Première victoire

Pendant 10 semaines, une dizaine de jeunes viennent travailler aux Pousses. À l'ordre du jour: horticulture et agriculture urbaine. En tant qu'entreprise d'économie sociale, les Pousses offrent une expérience professionnelle aux jeunes. Grâce à ce secteur original, l'organisme profite du besoin de verdissement de la métropole.

Durant cet emploi saisonnier, les jeunes construisent les bacs des Ruelles vertes, s'occupent des jardins d'une douzaine de résidences de l'OMHM (Office municipal d'habitation de Montréal), tout en semant dans divers potagers.

L'hôpital Louis H. Lafontaine (entre autres) leur prête ses terrains pour cultiver. L'expérience est complète, et les jeunes passent

par tous les maillons de la chaîne. De la semence à la récolte, pour finir par la cuisine.

Grâce à cette formation (rémunérée!), ils acquièrent des réflexes professionnels de bases: comme arriver à l'heure. Mais en plus, le travail des Pousses vise à les valoriser, notamment en aidant les autres. Et pour certains, c'est peut-être leur première victoire. De quoi leur donner confiance pour une future réinsertion.

S'aider en aidant les autres

Au travers des contrats, les jeunes peuvent se rendre chez des personnes âgées afin de s'occuper de leur jardin. Ce mélange intergénérationnel vise à briser l'isolement de certaines personnes. Pour les apprentis jardiniers, ce contact vise à les responsabiliser en aidant les autres.

Dans toutes leurs tâches, les jeunes sont soutenus par Matthew Gaddes, le chargé de projet de l'agriculture urbaine. L'année passée, dans les jardins de Louis H. Lafontaine, les jeunes, accompagnés de patients de l'hôpital, ont semé des légumes.

Une partie de la récolte est revendue à prix coûtant au Petit marché de l'Est (marché communautaire), une autre est destinée aux jeunes. Enfin, une part de la récolte est utilisée pour des ateliers cuisine dans les locaux des Pousses. «Car, une tomate ce n'est pas juste la tranche de chez McDonald», s'amuse la directrice, Sabine de Peyrelongue. L'heure est venue de profiter des fruits du travail.

Réinsertion verte

Chaque participant au projet est volontaire. Ces jeunes sont principalement des décrocheurs âgés de 18 à 35 ans. Décrocheurs scolaires souvent, mais également sociaux. Le travail de réinsertion est alors total. Occasionnellement, c'est aussi un travail d'insertion québécoise que les Pousses effectuent. Les jeunes immigrants, fraîchement arrivés, ont besoin d'une expérience locale pour trouver du travail. Les Pousses servent alors de premier employeur.

L'expérience aux Pousses est globale, et les jeunes ont besoin de soutien pour leur discipline professionnelle (ex.: arriver à l'heure) et personnelle (ex.: gestion du budget).

Mais cette année, l'organisme n'a pas trouvé un intervenant psychosocial pour accompagner les jeunes. Ce pour quoi il peut refuser un jeune, comme c'est arrivé il y a peu. Une jeune femme nécessitant un suivi psychologique, l'organisme se trouva dans l'impossibilité de l'accueillir.

Mode de survie

Si les Pousses urbaines ne peuvent pas combler ce vide au sein de leur personnel, c'est qu'elles reviennent de loin.

En 2010, l'organisation a vécu une page sombre de son histoire. Service Canada, son principal financeur, retira ses fonds. À partir de là, l'organisation s'est mise en mode survie. Elle a signifié à la communauté que c'était le rachat de l'organisme ou sa fermeture.

Les Pousses ont alors intégré la SODER (la Société de développement environnemental de Rosemont). Cette absorption permet de mutualiser les coûts et de s'auto-financer. Notamment grâce à des contrats d'horticulture, comme les Ruelles vertes ou des travaux de verdissement confiés par l'arrondissement. Si les Pousses soumissionnent autant qu'elles le peuvent pour des contrats, la directrice reconnaît que l'organisme doit encore faire ses preuves.

Impact difficile à juger

L'impact de l'organisme est difficile à évaluer, car on n'y tient pas d'analyse officielle. La coordinatrice d'activité, Charlotte Cordier, est chargée de communiquer avec les jeunes après leur passage aux Pousses. D'après elle, sur les deux dernières années, environ 90% des jeunes sont retournés à l'emploi ou aux études.

Mais l'impact à long terme est difficile à juger. Pendant le contrat, le travail est physique, et les jeunes en soirée n'ont pas forcément envie de sortir. De quoi les distancer, certes, d'un réseau social parfois malsain. Mais passé la période d'appel des Pousses, difficile de savoir quelles habitudes ils ont gardées.

L'un des projets à venir est d'organiser un «événement-bénéfice»

pour reprendre contact avec les anciens. Si la coordinatrice reconnaît qu'il sera quasi impossible de tous les retrouver, elle compte bien rassembler ceux qu'elle a vu travailler depuis son entrée, il y a deux ans.

Une façon pour les Pousses d'avoir des rétroactions sur leur pédagogie. «Car ce sont des adolescents. C'est difficile de juger de ce qu'ils pensent. Et encore plus de le leur faire exprimer.»

Travailler la terre en ville

Pour les jeunes décrocheurs, les Pousses sont une chance. Car si l'école n'a pas fonctionné, ils peuvent retrouver une activité rémunérée et physique en ville. De quoi les encourager pour trouver leur propre voie.

Pour les Pousses, l'horticulture et l'agriculture ne sont qu'un prétexte pour aider de jeunes marginaux. Mais leur enseignement n'est pas à sous-estimer. Les premiers jours, une formation leur est offerte pour se familiariser avec le travail de la terre. Par la suite, ils produiront de leurs mains et démystifieront le cycle de la nature.

Et pour certains, les Pousses ont été un révélateur: à l'heure actuelle, deux anciens jeunes y sont revenus... en tant qu'employés!

Principes de l'économie sociale

Les entreprises d'économie sociale produisent des biens ou des services qui répondent aux besoins de la communauté. Le Café Graffiti et les Pousses urbaines en font partie: ils travaillent à la réinsertion des jeunes.

1. Elles n'ont pas pour but de faire des bénéfices, mais de servir la communauté. Leur raison d'exister est leur mission sociale. Les entreprises peuvent recevoir le soutien ou l'aide de l'État, mais elles doivent rester indépendantes et autonomes dans leur gestion.
2. Leur gestion est administrée de façon démocratique. Lors des prises de décisions, tous les membres ont le même poids, et une personne équivaut à un vote.
3. Si l'entreprise génère des profits, ils ne sont pas reversés aux investisseurs. Selon le choix des membres, les bénéfices peuvent être réinvestis dans l'entreprise ou versés à d'autres organismes d'aide à la communauté.
4. Pour fonctionner, ces entreprises reposent sur la participation individuelle et collective de la communauté. Leur engagement est donc nécessaire.

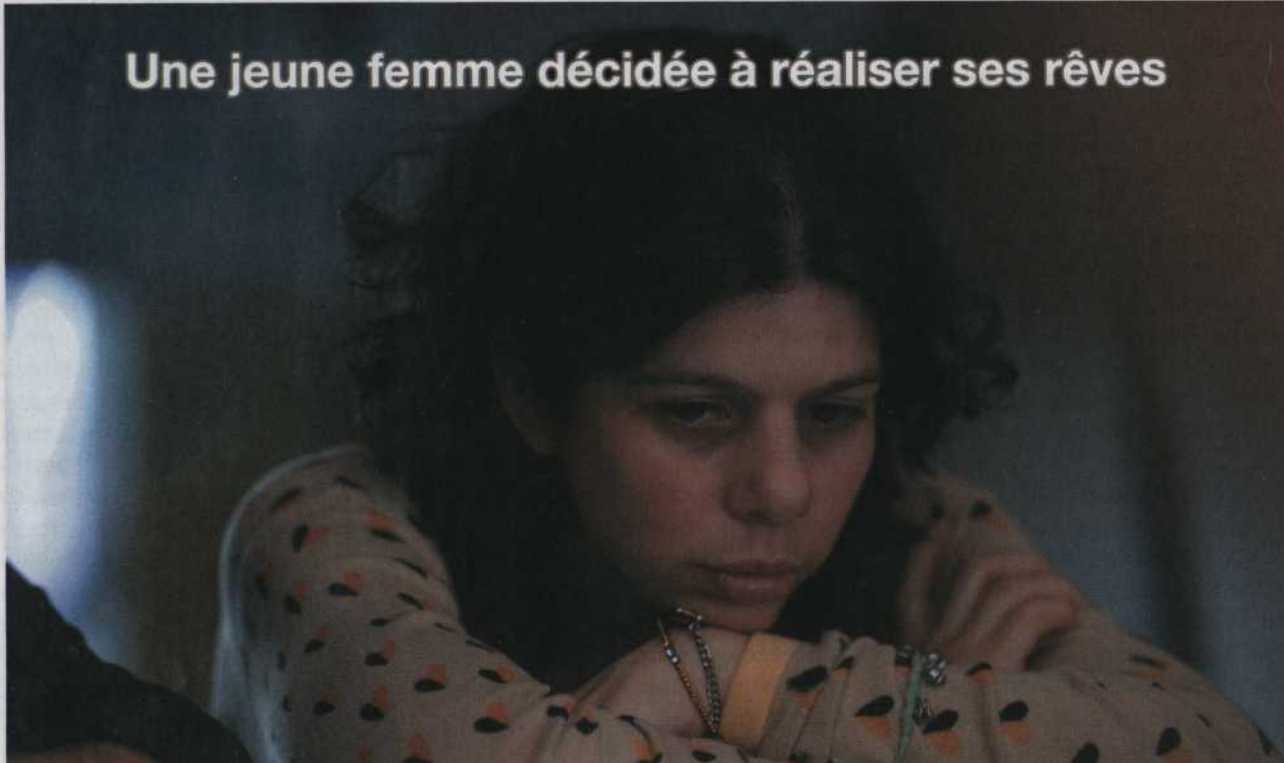
Au Québec, il existe environ 7 000 entreprises d'économie sociale, coopératives ou OSBL (organisme sans but lucratif). Leurs services se répartissent sur une vingtaine de secteurs, allant de la culture, en passant par l'immobilier, jusqu'aux biens manufacturiers. Ces entreprises emploient plus de 150 000 personnes au Québec et y génèrent 8% du PIB.

Photo: Romain Sidoto



Une jeune femme décidée à réaliser ses rêves

Photo: Les films Seville



DELPHINE CAUBET

Dans le nouveau film de Louise Archambault, Gabrielle Marion-Rivard interprète le personnage principal, au nom éponyme. Atteinte du syndrome de Williams, Gabrielle joue au cinéma pour la première fois, et espère bien poursuivre sa carrière. Entrevue avec une jeune femme décidée à réaliser ses rêves.

Peux-tu te présenter?

Je m'appelle Gabrielle Marion-Rivard et j'ai 24 ans. J'aime beaucoup chanter. Notamment la musique classique, le rock et le jazz. Mais le métal, je ne peux pas, c'est trop dur (rire). Je suis également une grande amatrice d'opéra. Parmi mes artistes préférés, il y a Édith Piaf. Mais quand j'étais jeune, j'adorais les Backstreet Boys. Je suis allée les voir il y a quelques années au centre Bell. Ma mère m'avait fait la surprise. J'étais excitée comme une folle! Ça n'avait aucun bon sens. Sinon, quand j'étais jeune, j'aimais beaucoup Jacques Brel.

Parmi les autres arts, je pratique la danse. Je fais de la gigue contemporaine avec une professeure extraordinaire, qui est Maïgwenn Desbois.

Au début, c'était vraiment difficile, parce qu'il fallait que j'aïlle dans le bon espace et tout ça. Mais maintenant je suis rendue une bonne gigueuse. Je fais partie de la troupe «Maï(g)wenn et les Orteils». On fait beaucoup de choses comme des festivals...

À l'avenir, je vais continuer à danser. Puis, j'ai encore envie de faire des films! Parce que j'adore le cinéma.

D'où te vient cette passion?

Ma mère me faisait écouter de la musique classique lorsque j'étais bébé. Puis je suis allée voir des concerts. Je viens aussi d'une famille musicienne et musicale... Donc, c'est pour ça. J'aime la musique classique: c'est doux, c'est charmant, c'est colérique.

Puis, il y a aussi le syndrome de Williams. Les personnes qui en sont atteintes ont un talent pour la musique. Comme moi. Ils ont l'oreille musicale. J'ai l'oreille absolue également. Lorsque j'écoute plusieurs fois un morceau, je suis capable de le rejouer au piano dans ma chambre après. Je reconnais les notes.

Qu'as-tu pensé du film?

Il m'a beaucoup plu. J'ai tellement souri la première fois que je l'ai vu avec toute l'équipe! J'étais fière de moi. J'ai aimé voir ce que j'étais capable de faire, et ce que j'ai ressenti.

Il y avait des moments tristes, comme quand ma sœur part en Inde dans le film. Puis j'ai regardé ça, et je me suis dit que j'ai réussi un truc cool. Ça n'avait aucun bon sens! (rire).

Le personnage de Gabrielle me ressemble énormément. Elle a beaucoup de talent, et elle veut montrer

son indépendance et vivre dans un appartement. Moi aussi un jour j'aimerais vivre en appartement. Mais je sais que c'est difficile. Faut que tu apportes tout ton stock, faire le ménage, le lavage... Ce que j'ai aimé le plus, c'est que je me vois dans une autre vie, mais différente. Sauf que je ne suis pas diabétique non plus.

Puis, il représente très bien la réalité des personnes déficientes. Il montre bien aux gens qu'on est normaux et différents à la fois.

Qu'as-tu pensé du métier d'actrice?

J'ai aimé être costumée, maquillée, coiffée... Puis tu rencontres les

acteurs que tu aimes. Tu vas dans l'histoire et tu sais ce que les personnages pensent. Puis, j'aime ça aussi les émotions, les sensations fortes. Mais c'est difficile également. Comme pour le départ de ma sœur. Quand elle va repartir, c'est un gros choc, et je ne sais pas si je la reverrais. C'est difficile, toutes ces émotions.

Et puis il faut être naturelle. C'est compliqué. Ma coach m'a dit que jouer, c'est comme tous les jours. Elle m'a beaucoup aidée avec le texte. On l'a beaucoup pratiqué: à la maison, puis avec les acteurs. Avec l'équipe, on a discuté de l'histoire. Pour comprendre ce qu'il se pas-

sait. C'était vraiment intéressant et ça m'a aidée.

Pour moi, cela m'a demandée beaucoup, beaucoup de travail. À la maison, avec ma mère, on travaillait et l'on faisait des mises en situation.

Quel conseil donner à d'autres personnes déficientes?

Il faut dire aux personnes déficientes et à leur famille de les accepter tel qu'elles sont. Avec leurs qualités et leurs défauts. Elles ont leurs propres émotions. Il ne faut pas avoir peur des préjugés. J'avais le rêve de devenir actrice. Et il s'est réalisé... donc il faut avoir un rêve!

Sophie Rivard, mère de Gabrielle

Quel a été votre investissement pour le film?

J'ai joué un peu les agentes d'artistes. Car, Gabrielle est très bonne pour s'organiser au jour le jour. Mais elle a plus de difficulté avec les plans généraux. Donc, je m'occupais de prendre les rendez-vous, voir ses disponibilités... toute cette partie, c'était moi.

Cela fait 4 ans que Louise Archambault a rencontré Gabrielle pour la première fois. Et, Louise est tombée en amour avec sa luminosité. Elle a beaucoup modifié le scénario pour Gabrielle. Elle me demandait de le lire et de lui faire des commentaires.

Savoir s'il était crédible, et si les événements pouvaient arriver aux personnes déficientes. J'étais un peu conseillère de ce côté-là. Et comme vient de le dire Gabrielle, je l'aidais à apprendre son texte. Mais je l'aidais également à gérer son anxiété. Elle était bien nerveuse au début, et je la soutenais pour qu'elle prenne confiance. Je lui disais que si nous croyons en elle, c'est qu'elle pouvait le faire.

Comment l'encouragez-vous?

Il faut garder un équilibre entre les critiques et les encouragements. Moi, je travaille beaucoup sur le fait de croire en elle. Elle a de belles qualités. Et le côté artiste, je le comprends bien. J'ai moi-même gagné ma vie comme violoniste, pendant 30 ans. Je ne peux que l'encourager.

Quel ajustement cela demande d'avoir une fille avec le syndrome de Williams?

C'est la question à mille dollars! (Rire) Nous, on n'a pas su avant ses 16 ans que c'était le syndrome de Williams.

Après ses 5 ans, ça a été, car Gabrielle facilite les choses. Elle a un côté très obéissant. Mais cela s'est compliqué à l'adolescence, puisque malgré tout, son corps évolue normalement, avec toutes ses hormones, mais la compréhension en moins. Donc, il y a eu de la gestion à faire là. Ça a été assez rock'n'roll (rire). Elle avait tous ces états d'âme, et des poussées dramatiques. C'est vrai que c'était une période difficile à contenir. Je pense

qu'elle avait besoin de davantage de soutien. J'essayais de lui expliquer dans des mots simples ce qu'il se passait.

À l'âge adulte, elle a eu une belle progression. Son développement est plus lent qu'une personne normale, mais elle continue à évoluer. Puis elle a une telle luminosité! Ce n'est pas du tout une personne lugubre Gabrielle! Tout le monde dit que c'est un rayon de soleil.

Quel conseil donner aux familles qui élèvent un enfant avec une déficience?

Gabrielle a donné le meilleur des conseils. Il faut que les familles acceptent leur enfant tel qu'il est.

Moi, j'ai passé des années à chercher en quoi j'étais coupable. Quelle erreur j'avais faite pendant ma grossesse. Pour finalement réaliser que c'est vers le présent et l'avenir qu'il faut se tourner.

Pour en avoir discuté avec d'autres parents, je sais que l'acceptation est quelque chose qui fluctue. Il y a des jours avec et d'autres sans. Et de savoir qu'il y aura des jours meilleurs, ça permet de rester dans l'espoir et la confiance.

Gabrielle:

le nouveau film de Louise Archambault

Critique de Delphine Caubet

Louise Archambault signe son second long métrage de fiction avec Gabrielle. Le film retrace l'histoire d'amour entre deux déficients intellectuels.

Gabrielle et Martin, deux jeunes handicapés, sont amoureux. Malgré la douceur et la naïveté de leur relation, leur entourage est décidé à prendre les décisions à leur place. Alors, Gabrielle va tenter de s'affirmer et de mûrir pour prendre sa vie en main.

Jeu des acteurs

Mais commençons par le jeu des acteurs. Car c'est le point fort du film. Gabrielle Marion-Rivard y est touchante. Sans jamais en faire trop, elle campe le rôle d'une jeune déficiente, passionnée par la musique et amoureuse de son ami Martin.

Ce dernier, interprété par Alexandre Landry, est tout aussi sincère. Ces deux acteurs sont la réussite du film.

L'histoire est également touchante. Sans tomber dans le mélodramatique américain, Louise Archambault nous livre une belle histoire d'amour, sincère et vivante.

Le spectateur rentre immédiatement dans le film, et vibre au rythme de Gabrielle, avec l'espoir de la voir évoluer.

Il faut également noter la qualité sonore du film. Et son silence par moment. Louise Archambault joue merveilleusement avec les silences, pour ajouter du poids et de l'émotion à ses scènes. Le spectateur reste le souffle coupé, envahi par le jeu des acteurs.

Pourquoi une leçon de morale?

Cette critique est toute personnelle, car je n'aime pas les leçons de morale. Particulièrement lorsqu'elles sont vides et caricaturales.

Mélissa Désormeaux-Poulin interprète Sophie, la grande sœur de Gabrielle. Bien que son interprétation soit très juste, son personnage est des plus agaçants. Mais la chose est subtile.

Sophie est une grande sœur aimante, qui a du mal à quitter Gabrielle pour rejoindre son propre conjoint à l'étranger. Elle veut partir en Inde, enseigner l'anglais à des enfants. Pour qu'ils aient la chance d'un meilleur avenir. Or, dans ces villages indiens, une femme (occidentale!) ne pourrait pas vivre normalement. Et encore moins habiter avec un homme sans être marié.

Mais pourquoi avoir fait son personnage si moralisateur? Sophie se permet de donner une leçon de morale à sa mère, car Gabrielle vit en centre. S'ajoute à cela un côté messianique au personnage, qui suffit à la rendre désagréable.

L'idée de ce rôle était sûrement d'apporter une conscience dans le film. Une personne qui se battrait pour les droits des héros. Mais son aspect caricatural la rend simplement rébarbative.

Une histoire d'amour

En conclusion, Gabrielle est un film d'amour. Le jeu des acteurs y est réellement excellent et ils nous font adhérer à l'histoire. Mais, le spectateur à la recherche d'un film engagé sur la vie et les conditions des personnes déficientes risque de rester sur sa faim.

Le syndrome de Williams

Le syndrome de Williams est un désordre génétique présent dès la naissance. Dans 95% des cas, il s'agirait d'un «accident» génétique, non hérité des parents. Néanmoins, une personne atteinte peut, une fois sur deux, le transmettre à son enfant.

D'après la Williams Syndrome Association, environ 1 personne sur 20 000 serait affectée par ce désordre. Bien que très rare, il peut toucher n'importe qui.

Les conséquences de cette maladie sont physiques, avec des problèmes cardiovasculaires, mais également mentales, avec des difficultés d'apprentissage. À l'âge adulte, ces personnes ont souvent de la difficulté avec les chiffres, les raisonnements abstraits et la gestion spatiale.

En revanche, les personnes atteintes dénotent des personnalités très sociables, et sensibles à la musique. Les parents parlent de la gaieté et de la joie de vivre de leur enfant.

La moyenne de leur quotient intellectuel est de 55. Néanmoins, il existe une grande différence entre leur capacité verbale et leur performance. En plus d'avoir une bonne mémoire auditive, ils démontrent d'excellentes capacités linguistiques.

Leur difficulté avec les chiffres et leur anxiété des événements futurs les empêchent d'acquérir une complète autonomie à l'âge adulte.

Mais d'après la Williams Syndrome Association, ces personnes contribuent à la communauté, notamment en travaillant dans des bibliothèques ou encore des résidences de personnes âgées.

Survivre aux Jeux olympiques



Photo: Presse Canadienne

Guylaine Dumont

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORA LASSALLE

Le parcours olympique de l'athlète n'a pas été de tout repos: abus psychologiques (insultes, punitions excessives) et attouchements. Même si les codes d'éthique sont aujourd'hui plus strictes, cela arrive encore.

Après un long et douloureux passage à vide, elle a su prendre du recul sur son histoire et a fait la demande de partager son analyse avec *Reflét de Société*, comme elle le fait régulièrement lors de conférences, dans l'espoir que son témoignage puisse être constructif pour d'autres personnes.

Parcours sportif

J'ai toujours été passionnée par le sport. D'aussi longtemps que je me souviens, ça fait partie de moi. J'ai commencé à jouer au volleyball à l'âge de 14 ans à l'école secondaire. Dotée d'un grand talent, mais surtout d'une forte passion, j'ai vite monté les échelons jusqu'à l'équipe nationale. J'ai gagné plus de 12 championnats canadiens. J'ai été nommée meilleure joueuse de tous les temps par une revue spécialisée. J'ai joué professionnelle comme

étrangère en Italie et au Japon pendant 7 ans, dans ma vingtaine, tout en parcourant les plages du Canada et du monde pour jouer au volleyball de plage durant mes étés.

Par la suite, des situations de stress à répétition ont éteint ma passion: des entraîneurs abusifs et durs envers moi y ont contribué. J'avais certes mon caractère, mais je donnais toujours le meilleur de moi-même. J'ai dû abandonner mon rêve olympique de 1996 à cause des comportements abusifs et inacceptables d'un entraîneur de l'équipe canadienne. Suite à cela, la fédération a préféré protéger les apparences plutôt que les joueuses.

Durant cette même période, j'ai subi une opération en Italie qui a failli me coûter la vie. J'étais dans une relation amoureuse malsaine et j'avais beaucoup de pression de mon club italien. La goutte qui a fait déborder le vase fut la découverte du corps de ma sœur (elle avait fait une fugue et fut retrouvée morte après 9 ans). Toutes ces émotions et ce stress accumulés m'ont poussée à arrêter de jouer. J'étais

découragée que mon rêve olympique et ma carrière en Italie se soient terminés ainsi, mais j'avais la conviction que je devais prendre le temps de faire le point. Une petite voix insistante me répétait, comme l'entraîneur et mon père l'avaient fait, que je n'étais peut-être pas une fille si bien que ça. J'avais le sentiment que quelque chose devait clocher chez moi.

J'ai donc pris ma retraite du sport, et je me suis complètement retirée. Pendant ces 3 ans, j'ai fait une formation en relation d'aide, j'ai rencontré mon mari, un entraîneur extraordinaire et j'ai mis au monde ma fille Gabrielle. Ce furent des années de découvertes sur moi-même et de changement de mode de pensées. J'y ai perdu un bébé à 7 mois de grossesse. Ça a été déterminant. J'ai été en thérapie et j'ai eu ma fille un an après.

À la suite du coup de téléphone de la joueuse Annie Martin et après réflexion, j'ai suivi l'élan de mon cœur en acceptant de me qualifier avec elle pour les Jeux olympiques de 2004.



Je me suis tournée vers le sport et j'ai vécu beaucoup de reconnaissance grâce à mon talent, mais aussi beaucoup de blessures.

Notre 5e place aux Jeux d'Athènes, alors que j'étais âgée de 36 ans et elle de 22 ans, repose sur les outils que j'ai découverts pendant mes 3 ans d'arrêt.

Aujourd'hui, je travaille auprès des athlètes pour les aider à mieux gérer leurs émotions et leur stress, pour ainsi optimiser leur performance et améliorer leur qualité de vie. J'interviens aussi auprès des parents et des entraîneurs. J'ai dû travailler très fort sur la colère qui m'habitait et qui prenait trop de place dans les moments de stress, ainsi que sur ma confiance en moi. Il me semble naturel d'aider les jeunes à mieux vivre leur passion maintenant!

Intervention auprès des jeunes

Je suis très sensible aux difficultés que vivent les jeunes. C'est quelque chose qui s'est renforcé suite à la disparition de ma sœur, alors que j'avais 16 ans. Je suis consciente que derrière celui qui prend de la drogue, de l'alcool, qui intimide, qui fait du «grabuge», se cache un enfant blessé qui veut s'exprimer, qui manifeste sa colère, sa tristesse, sa frustration et dont les besoins n'ont pas été satisfaits.

La disparition et la mort de ma sœur Nathalie ainsi que le climat familial perturbé m'ont grandement influencée dans le choix de ma carrière de thérapeute.

Ma sœur vivait un profond sentiment de ne pas être aimée, ni reconnue pour qui elle était. Sa pulsion de mort était tangible et, malgré ses grandes qualités athlétiques et ses talents divers, elle a choisi un autre

chemin: celui de la rébellion. En grande partie, contre l'autorité et la violence de notre père.

Mon père l'aimait, mais pas de la bonne façon. À l'adolescence, il l'empêchait d'exprimer sa féminité puisqu'il pensait que ça pouvait être dangereux. Il avait peur des hommes et de la sexualité, mais sans jamais rien exprimer de ce qu'il vivait ou sans nous enseigner comment nous protéger. De voir ma sœur se maquiller, se vêtir trop sexy ou revenir trop tard le mettait hors de lui et il l'exprimait souvent par de la violence physique ou verbale. Elle se maquillait en cachette et étirait l'élastique pour le provoquer. Il n'a jamais reconnu la beauté et la féminité de ses trois filles, ni celle de ma mère.

Chacune à notre manière, nous en avons souffert. Soit en l'exposant de façon exagérée, comme faisait Nathalie, ou en la niant comme je le faisais.

J'ai plutôt choisi le personnage de la bonne fille sportive et intellectuelle qui ne fait pas de vague. J'étais celle qui écoutait, qui consolait Nathalie et qui essayait de l'encourager à suivre les règles. Malheureusement, sans succès...

Faire son deuil La disparition de ma sœur m'a fait chercher des réponses que ne pouvaient me donner la police ou mes parents, puisque le sujet était tabou.

J'ai ainsi développé ma propre spiritualité en lisant des livres et en rencontrant des gens qui m'ont servi de parents et de famille spiri-



Photo: Hélène Allard

sœur est devenue mon ange gardien. J'avais ainsi l'impression qu'elle me protégeait et m'aidait.

Ça me rassurait et je mettais cette croyance positive à contribution sur le terrain de volleyball.

Ma sœur avait besoin qu'on reconnaisse sa féminité, sa différence et elle avait besoin d'une grande dose d'amour, que mes parents n'ont pas su lui donner. Le quotidien familial n'était pas idéal. Ma mère était très souvent seule pour élever quatre enfants, car mon père travaillait à l'extérieur. Et tout comme nous, elle subissait ses foudres. Elle vivait elle aussi dans l'insécurité et dans la peur de sa violence.

En fuyant à 17 ans, ma sœur s'est retrouvée dans un environnement malsain (drogue, alcool, sexe). Paradoxalement, elle se sentait sans doute reconnue et aimée pour ce qu'elle était.

De mon côté, je me suis tournée vers le sport et j'ai vécu beaucoup de reconnaissance grâce à mon talent, mais aussi beaucoup de blessures. Je réalise que nos souffrances étaient communes, mais qu'elles se sont exprimées différemment. Moi, j'exprimais une grande colère sur le ballon, j'avais une confiance en moi fragile. J'ai longtemps rejeté ma féminité, avant de ressentir le besoin excessif du regard extérieur pour me rassurer. J'ai compris plus tard que lorsque le père ne donne pas de valeur à la féminité de ses filles, elles auront tendance à la chercher à l'extérieur d'elles-mêmes, elles ne respecteront pas.

Pendant plusieurs années, dans différents pays, j'ai eu l'impression de vivre une situation semblable à celle de ma sœur, mais moins dramatique. J'avais de belles qualités, un grand talent, mais on me manquait de respect verbalement ou physiquement. J'ai fui moi aussi, en changeant d'équipe, d'entraîneur, de pays, de provinces, jusqu'au jour où j'ai fait face à mes démons intérieurs.

Après beaucoup de travail sur moi-même, j'ai réussi à valoriser ma différence, à accepter mes imperfections et mon fort caractère. Par-dessus tout, j'ai pu aimer mon corps et mon rôle de femme forte, sportive, mais aussi sensible et spirituelle. J'ai réalisé que j'avais fait miennes certaines croyances de mon père ou de la société qui me maintenaient dans l'insatisfaction. Lorsque je me suis rendu compte que j'attirais le même genre d'entraîneurs et d'amoureux, un déclic s'est fait. J'ai commencé à changer ma manière de percevoir les choses, à devenir plus consciente de mes pensées et à être plus aimante envers moi-même. Ce fut le début d'un grand changement intérieur et extérieur.

Partager son vécu

J'ai commencé à donner une conférence en 2003. Depuis les Jeux olympiques de 2004, avec l'escouade «Jouez gagnant» j'en ai fait des centaines dans des écoles, des organismes, des clubs sportifs et des entreprises partout au Québec.

Je me suis adressée à de jeunes décrocheurs et j'ai fait des conférences en région. Je pense que ces rencontres sont celles qui m'ont le plus marquée. Avec eux, j'ai laissé exprimer mon cœur, là où je vais rarement. L'histoire de ma sœur n'est pas très connue et je me sens encore vulnérable lorsque j'en parle.



Le sida, cet ennemi

DOMINIC DESMARAIS

«Je suis une erreur.» Michel, 62 ans, parle ainsi de sa naissance sans la moindre amertume. Il est conscient d'être venu au monde comme un objet de marchandage, pas par désir de le mettre au monde. Sa mère, amoureuse de son géniteur, est tombée enceinte dans l'espoir que son ventre rond et son contenu décident son amoureux à rester près d'elle. «Ce ne fut pas le cas. Ma naissance, c'est comme une imposture.»

Un enfant libre

Fils d'une barmaid incapable de s'en occuper, il a été recueilli très tôt par le frère de son géniteur qui lui, se faisait discret. Le petit Michel savourait sa liberté en toute insouciance. «À cinq ans, je partais de chez mon oncle, à Rosemont, pour aller voir ma mère dans ce qui est aujourd'hui le Village. Je me promenais, ma clé au cou, à n'importe quelle heure du jour ou du soir.»

Alors que sa grande sœur et son grand frère, de 8 et 9 plus âgés, sont cloîtrés au pensionnat, lui parcourt la ville, libre comme l'air. Il vit comme un adulte dans un corps d'enfant. Il va voir sa mère au bar où elle travaille, se mêlant avec la faune qui y traîne.

À 12 ans, il se sent attiré par l'un de ses professeurs. «Je fantasmais. C'est par lui que mon éveil sexuel s'est fait.» Michel se rend compte de son homosexualité comme d'autres réalisent avoir les yeux bleus. Il ne se sent pas coupable de son orientation sexuelle.

Au secondaire, bien que les autres élèves connaissent son penchant pour les hommes, il ne subit pas d'intimidation. Il est protégé. «Je n'ai pas eu de représailles. Parce que j'avais beaucoup de liberté, je passais pour un délinquant aux yeux des autres. Pour leurs parents, je passais pour un être anormal parce que personne ne s'occupait de moi. Ma liberté attirait les autres délinquants de l'école et, inconsciemment, ils me protégeaient. Je passais pour eux alors que les autres élèves en avaient peur.»

Si certains le regardent vivre sans attaches avec méfiance et consternation, le jeune Michel ne se sent pas incompris. Il vit sans se poser de questions, à l'abri du regard des autres. C'est sa protection naturelle.

Michel commence à fréquenter les bars gays. Il fait la rencontre d'un homme dans la trentaine avec qui il expérimente pour la première fois les plaisirs de l'amour. Il a 12 ans. Avec un haussement d'épaule,



il réalise 50 ans plus tard, qu'il vivait une relation avec un pédophile.

Michel, très jeune, ne se sentait pas l'âme d'un enfant. Il ne se cachait pas de vivre cette relation qui, pour lui, coulait tout naturellement. «Mon petit ami venait me chercher à l'école. Les délinquants, en le voyant arriver, disaient: aïe Michel, ton chum est arrivé. Ce n'était pas méchant de leur part!»

Un adulte qui se cherche

Au début de la vingtaine, Michel tourne en rond. Il est insatisfait de sa vie insouciant, sans but. Ce qui l'animait depuis sa tendre enfance commence à lui peser. Que peut-il bien faire de cette liberté? Il part en voyage pour se ressourcer. Il veut visiter l'Europe, pensant s'arrêter trois mois en Suisse. «J'y suis resté huit ans! J'ai rencontré un homme et je suis tombé en amour!»

La bougeotte de Michel se calme. Il s'ancre à un endroit. Il en profite pour trouver ses réponses. Il fait un baccalauréat à l'Université de Fribourg en pédagogie et se trouve un emploi l'amenant à travailler avec des enfants en difficultés, des mé-sadaptés sociaux, des enfants de prostituées. Le contact auprès des jeunes le nourrit et l'éprouve à la fois. Avec son amoureux, il habite dans un petit village alpin de 400 âmes. «Au village, on me voyait me promener avec mon amoureux. Ça se savait que j'étais gai et que je travaillais avec des enfants. Il n'y avait aucun préjugé, je pouvais être moi-même.»

Après sept années d'union, c'est la séparation. Michel s'éloigne et s'installe à Genève pour y travailler dans le même milieu. Mais la métropole de la Suisse ne lui plaît pas du tout. «C'est la ville que j'ai haïe le plus au monde. Il n'y a que des organismes, c'est trop déshumanisé.» Au travail, on se pose des questions sur son orientation sexuelle.



Puis, un collègue se met à lui faire peur. «Il me disait: je t'ai vu rentrer dans un bar gai. Tu n'es pas censé être là. Je te conseille de ne plus y retourner.»

Michel ayant passé à côté du rejet et des insultes dans son enfance, se sent intimidé pour la première fois de sa vie. Il vit avec la peur d'être dénoncé.

Dans les années 1980, en Suisse, l'homosexualité est un motif de congédiement immédiat lorsqu'on travaillait avec des enfants. La cruauté de l'enfance ne l'a pas touché mais le voilà rattrapé par celle du monde des adultes.

Michel est dans la trentaine et, pour la première fois de sa vie, il se referme dans sa coquille. Au travail, il pense constamment à la menace qui pèse sur lui. À chaque réunion d'équipe, il se demande si son homosexualité va être débattue sur la place publique. Il devient de plus en plus introverti. Il a peur d'aller dans les bars gais, de s'afficher avec un homme. «Ça m'empêchait d'être moi, ce que j'étais, de vivre au grand jour. À Genève, une ville où tu es anonyme, il fallait que je le reste encore plus.»

Michel n'en peut plus. Lui, pour qui vivre seul et insouciant était un mode de vie, a besoin de racines. Il ne se sent ni Suisse ni Canadien. Il cherche son identité. Il quitte Genève pour fuir le chantage exercé sur lui avant d'être rongé de l'intérieur.

L'exil

Après un exil de huit années en Suisse, Michel rentre au Québec en 1980. Il a quitté l'Europe et, avec elle, son travail d'intervenant auprès des enfants. Michel repart à neuf, à la recherche d'une nouvelle vie. Il touche un peu de tout, sans trop se brancher. Il renoue avec la communauté gaie et, comme pour ses emplois, il va de relations en relations.

L'insouciance dure quelques années. Jusqu'à ce que le sida fasse son coming out dans les années 1980. Michel, qui vient d'entamer une relation amoureuse, a peur. Il va passer des tests de dépistage pour savoir s'il porte cette maladie qui, à l'époque, menait vers une mort assurée. «À partir de ce moment, je me suis toujours protégé. Mais j'ai vécu beaucoup d'angoisse. J'avais peur d'être malade, peur de mourir. Je suivais constamment l'évolution

du virus, qu'est-ce qui est dangereux, qu'est-ce qui ne l'est pas.»

Accompagner la mort

Ses tests s'avèrent négatifs. Michel peut souffler un peu. Mais la maladie rôde près de lui, touchant son neveu, qu'il décide d'accompagner en l'accueillant les week-ends chez lui. Son neveu perd sa mère au moment où la maladie fait ses ravages.

C'était comme une guerre contre un virus qui n'était pas apparent,

Au salon funéraire, il s'ouvre à son oncle: «Le prochain, c'est moi.» Michel est sous le choc. «J'ai réalisé qu'il allait vraiment mourir, que je vivais mes derniers moments avec lui. Je me suis rapproché encore plus de lui.»

Le sida est apparu sans crier gare, prenant au dépourvu la communauté scientifique et médicale. Il n'y a aucun remède, la trithérapie ralentit le développement du virus, elle ne guérit pas. Seul l'AZT, un antiviral conçu pour traiter le cancer, contrôle le système immunitaire, mais provoque d'importants effets secondaires comme la diarrhée et l'anémie.

Quand des taches noires apparaissent sur la peau de son neveu, Michel sait que la fin est proche. Les douleurs physiques se font plus intenses. Il n'y a rien à faire. «Je pouvais seulement être présent à ses côtés, l'écouter. Je vivais beaucoup d'impuissance et de colère. J'avais l'impression de me battre contre un fantôme.»

Alors qu'il accompagne son neveu vers la mort, Michel s'implique auprès d'organismes communautaires gais pour combattre le sida. Les débuts sont difficiles. Comme le virus a pris tout le monde par surprise, il n'y a aucun plan d'établi, aucune coordination. Les ressources

manquent. «À cette époque, il y avait beaucoup d'ostracisme envers les gais. Nous étions rejetés.»

La communauté homosexuelle se sent seule à se battre contre la mort. Un fort sentiment d'impuissance est vécu au sein des organismes d'aide. «Il y a eu beaucoup de burn-out. Les gens voulaient sauver les malades mais comment faire quand

tu te bats contre un fantôme? Tout ce que nous pouvions faire, c'est de la prévention. Notre colère a été beaucoup, beaucoup refoulée. C'était comme une guerre contre un virus qui n'était pas apparent. Et il n'y avait pas de solution, juste un aboutissement, la mort.»

Coming out d'une communauté

Intimidés par un adversaire inconnu et indestructible, les homosexuels se mobilisent. De cet affrontement inégal naît une solidarité. «La fierté gaie est apparue grâce au sida. C'est comme si nous avions combattu ensemble, que nous avions gagné une guerre face à la maladie et la société. C'est le sida qui nous a forcés à sortir du placard. Tout le monde apprenait

que nous existions. Nous étions actifs et quand tu es actif, tu vis. C'est une contradiction parce que le sida apporte la mort mais il nous a donné la vie.»

La bataille contre le sida a laissé des traces. Michel a pris conscience de ses failles en relation d'aide. La difficulté à admettre son impuissance et la colère qui en a résulté l'a remis en question. Comment exprimer son vécu et aider les autres à exprimer le leur? Lui qui, pourtant, avait étudié et travaillé en relation d'aide, éprouvait des frustrations.

Plutôt que de retourner suivre des cours, il décide d'ouvrir sa propre école. «Je voulais être plus efficace à aider l'autre à être mieux. Je suis parti avec mes bases et j'ai tenté de les améliorer en harmonisant l'irrationnel et le rationnel.» Mais elle devient trop grosse pour cet homme qui préfère la simplicité. Michel décide de passer à autre chose.

Michel est retourné au communautaire pour tâter, cette fois, des problèmes de santé mentale. En entendant parler de la violence contre les gais dans les écoles, il change de voie en travaillant en prévention avec le JAG (Jeunes Adultes Gai(e)s). Il y restera jusqu'à ce que la vie l'appelle ailleurs.

Réservez votre calendrier 2014 du Café Graffiti
10\$ (+ 4\$ taxes et transport).

2014						
D	L	M	M	J	V	S
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

4237 Ste-Catherine est, Mt. QC H1V 1X4. 514-256-9000, sans frais 1-877-256-9009

BOUTIQUE VIRTUELLE

Encouragez un artiste,
choisissez votre image préférée,
faites-vous plaisir ou faites plaisir à vos
proches avec un cadeau original personnalisé.



Éditions TNT. 4237 Ste-Catherine Est, Mtl, QC H1V 1X4. 514-256-9000. FAX:514-256-9444.
Sans frais 1-877-256-9009 www.editionstnt.com info@editionstnt.com

Loin de chez soi

COLIN MCGREGOR PRISON DE COWANSVILLE

Nous nous tenons à l'entrée des blocs cellulaires, mon jeune ami et moi. La récréation vient juste de commencer; les gens nous bousculent en passant.

B* a 22 ans, il est grand, calme et il apprend à lire. Mais aujourd'hui, nous ne lisons pas. Son attention est centrée sur une pile de photos qu'il tient à la main. Il me les montre, une à la fois.

«Le voici», me dit-il. «Mon fils.» Penché de façon précaire sur une table, un enfant de deux ans danse, pendant que ses yeux brun clair regardent directement l'appareil photo. Devant le garçon à la tête ronde, on voit un très grand gâteau. On peut lire, écrit en glaçage: «(le nom du garçon) marche». Sur le gâteau, on a posé un tipi et une épINETTE, les deux faits de sucre. B* arbore le large sourire que partagent tous les pères. «C'est mon fils», dit-il.

Il m'explique que seuls les Cris de Mistassini procèdent à cette cérémonie avec leurs fils, aussitôt qu'ils peuvent marcher. Le voisinage se rassemble pour fêter l'occasion. On élève une tente dans laquelle toute la famille prend place. On sort le garçon de la tente pour le faire marcher sur un lit d'aiguilles de pin. C'est là toute la cérémonie. Après vient le gâteau. Dans la photo que je regarde, un garçon souffrant d'embonpoint, deux fois plus gros que le fils de B*, se tient à côté du gâteau qu'il dévore des yeux. En arrière, on voit de grands bungalows en bois et une allée boueuse.

Il y a toujours quelques jeunes Cris de Mistassini, ici; ils sont fiers, polis et réservés. Leur ville est per-

chée sur le bord du plus grand lac du Québec, et entourée par des épINETTES noires et chevelues (leurs branches sont couvertes par une sorte de lichen). Notre prison en Montérégie est bien éloignée de cette communauté: onze heures de route. B* ne verra pas son fils avant de sortir de prison.

Comme la plupart des Cris de Mistassini qui se trouvent ici,

B* purge une peine pour une des choses idiotes que font les jeunes hommes ivres un samedi soir, dans une ville pleine de fusils. Lorsque B* quittera le système carcéral pour retourner chez lui, il n'aura pas besoin de quêter. Là où le ciel nordique sans fin touche les rives du grand lac, les rues sont pavées d'or:

à cause de l'uranium, des diamants, de la pêche et de l'argent de l'entente de la Baie-James. Des maisons de briques comme on pourrait en voir à Outremont. Une communauté où règnent la solidarité et le pardon.

Une grande affiche sur le mur de la salle de rédaction du Washington Post affirme ceci: «L'argent est

la réponse à toutes vos questions». Mais parfois, ce n'est pas vrai. Les écoles françaises et anglaises de Mistassini sont incroyablement bien équipées; et pourtant, au cours des 4 dernières années, seulement 2 étudiants ont réussi leurs études. Et c'était des femmes au commencement de la vingtaine. Dès le début du secondaire, les enfants respirent de la colle et de l'essence dans les bois derrière l'école.

Les enseignants appellent les parents. Les parents se souviennent des brutalités des pensionnats autochtones de leur enfance. Et rien n'est fait. Ceux qui veulent étudier ne peuvent se réfugier nulle part:

la plus proche bibliothèque publique se trouve à Chibougamau, à 89 kilomètres de là. Une fois rendus en prison, loin des tentations, les jeunes hommes de Mistassini commencent à se concentrer. Ils apprennent



Illustration: Cyn!

les mathématiques, ils apprennent à lire et à écrire, en anglais, en français et parfois même dans leur langue natale, le cri.

De leur côté, les Inuits des prisons du Sud viennent de 14 villages disséminés le long de la côte, comme les perles sur un collier de plusieurs centaines de kilomètres. Chaque village parle son propre dialecte inuktitut. Pendant les longs voyages de chasse qui peuvent durer des semaines, les Inuits apprennent les langues des villages voisins. L'anglais représente probablement leur quatrième ou cinquième langue; et les verbes français avoir et être leur sont étrangers. Qu'on le veuille ou non, le Grand Nord est un monde anglophone.

Des enseignants et des conseillers de la prison, des tuteurs volontaires de l'extérieur et même des «bagnards» négligés participent

à l'éducation des Autochtones. Il y a des programmes fédéraux et des lieux spécifiques réservés aux Autochtones en prison. À l'intérieur des limites municipales de Cowansville se trouve la ferme de Paul Martin, qui fut jadis le premier ministre canadien. Il dirige une fondation qui se consacre à l'éducation autochtone et subventionne le Conseil de l'alphabétisation de Yamaska, le groupe de volontaires qui soutiennent les prisonniers autochtones dans leur apprentissage. Par le biais de ce Conseil, la Fondation de M. Martin paye pour beaucoup de nos livres d'alphabétisation.

Dans son autobiographie, M. Martin décrit la vallée idyllique dans laquelle il vit, avec les moutons qui paissent dans les prés verts. À l'intérieur de nos blocs cellulaires de béton gris, tout près de là, on ne peut qu'imaginer cette vallée. De temps

en temps, un tuteur de la région, venu de Bromont, s'assoit dans la chapelle de la prison avec B*.

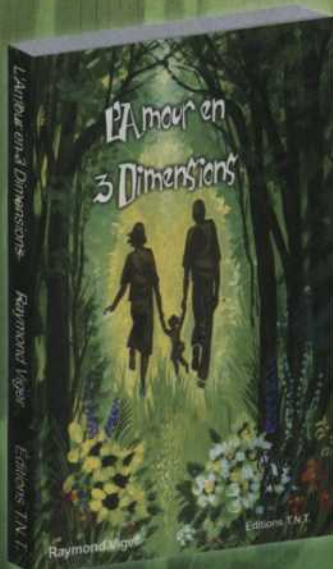
Ensemble, ils se penchent sur des histoires illustrées de raquettes et de mocassins dans un livre payé par l'ancien premier ministre. La vie peut être étrange.

Dans le corridor du bloc cellulaire, B* me montre une autre photo de son fils. Le garçon émerge d'une tente remplie de parents. Il est soutenu par le frère de la mère.

«Si j'étais là», me dit B* en souriant tristement, «c'est moi qui l'aiderais à marcher. Le garçon me ressemble, hein?»

Le garçon regarde encore une fois directement vers l'appareil photo, et avec beaucoup de force pour un enfant de deux ans. Je regarde ses yeux. Je vois B*.

L'Amour en 3 Dimensions, revisité en anglais!



Notre chroniqueur de la prison de Cowansville et journaliste professionnel anglophone Colin McGregor ainsi que le rédacteur en chef de Reflet de Société, Raymond Viger, ont uni leurs plumes pour vous présenter conjointement :

Love in 3D.

Ce roman en anglais est plus qu'une simple traduction. Raymond a demandé à Colin de s'inspirer de l'histoire pour la présenter en anglais. Chaque langue a son charme, son style, son humour. Chaque auteur aussi. On ne peut se contenter de traduire une émotion d'une langue à l'autre. Il faut s'assurer de la faire vivre dans cette nouvelle culture.

Au plaisir de partager cette nouvelle aventure avec vous!

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



L'amour en 3 Dimensions (français), Love in 3D (anglais).

19,95\$ (+3,95\$ taxes et transport).

Éditions TNT, 4237 Ste-Catherine est, Mtl. QC H1V 1X4. 514-256-9000, sans frais 1-877-256-9009

Flirt et séduction

JEAN-PIERRE BELLEMARE

Mon Dieu, s'il y a un domaine où j'aurai bien aimé exceller au jour de ma libération, c'est bien celui-là.

Plusieurs années renfermées entre quatre murs avec une meute de loups affamés nous rendent semblables à eux. Sans même m'en rendre compte, j'ai des canines de loup très aiguës qui sont sorties à travers mes gencives. Pas étonnant de voir les jolies créatures (temps d'une paix) courir dans le sens opposé d'où je viens.

Dur, dur, dur pour l'égo (maudit que vous pensez mal). J'ai dû ajuster mon tir et j'avoue que ma précision reste encore si floue que je n'arrive pas à faire mouche la majorité du temps (je sais, un peu macho sur les bords). J'ai espoir que j'arriverai un jour à décortiquer le langage corporel et même verbal des femmes, et ce, avant ma mort.

Si je suis arrivé à maîtriser relativement bien les relations interdites au pénitencier, c'est tout le contraire qui s'est produit lorsque tout m'est devenu permis. On dirait que le fait que les caméras ont cessé de me surveiller... ma libido est devenu un peu moins grandiose. Qui sait? J'ai 46 ans et le nombre de distractions qui est décuplé lorsqu'on est libre dilue ces envies charnelles sur lesquelles j'avais tant fantasmé.

Donc, me revoilà désabusé, la chose qui paraissait aussi facile s'avère d'une complexité désarmante, déroutante. Un gigantesque sourire peut seulement vouloir dire qu'on nous trouve pas mal «tarlais» (idiot) ou distrayant, mais de là à poser une main sur le même ma-

telas... il y a toute une literie qui nous sépare. J'ai beau regarder les autres pour saisir la technique, cela ne me renseigne pas plus. Il me manque trop souvent de temps et de proximité pour bien évaluer leur approche. Qui sait? Les demoiselles détectent possiblement trop aisément ma volonté d'une relation sexuelle sans engagement? Je ressens parfois que seul le sexe pourrait me permettre d'évacuer ce trop-plein de tendresse qui sommeille en moi. Je dois faire fausse route, mon envie d'aimer dépasse ma capacité de raisonner ce qui me transforme en sorte de «bibitte» nuisible. Cette attente aussi longue me rend d'une impatiente presque animale.

Dans mon lugubre passé, il manque cruellement d'exemples sains à suivre pour atteindre une relation sereine et surtout apaisante.

Au pénitencier, les couples, si on peut les décrire ainsi, basent leurs relations sur la domination totale (domination ou exploitation pure et simple). Parfois, un énorme endettement transformera un jeune en gonzesse pour un trafiquant de drogue. Voilà à quoi ressemblent mes références, incarcéré à 19 ans et libéré à 46 ans. Non pas parce que j'étais le plus dangereux, mais parce qu'une aussi longue période de séquestration occasionne de sérieuses séquelles. Personne ne sort de là indemne, moi le premier. Incapable de combler mes aspirations, je me suis laissé tenter par les sites pornos et, par la suite, par les agences de rencontre sur le net.



Illustration: Cyril

Si l'exploration s'est avérée excitante au tout début, on réalise rapidement que le côté magique n'existe plus. Le plaisir de découvrir, d'apprivoiser est devenu secondaire... L'attente qui alimentait l'excitation n'est plus. C'est maintenant de l'instantané uniquement. Ce qui me fait réaliser que j'ai toujours été un grand naïf hyperromantique et que cela n'a plus sa place. Comme les machos Camaro ou les hommes roses, la culture s'est tellement transformée que je ne sais vraiment plus où donner de la tête. En sommes-nous tous rendus là où personne ne voulait aller... une société jetable: briquets, appareils photo, crayons, téléphones et maintenant même les relations affectives!

Je n'aime vraiment pas ça. Je ne me sens plus à ma place la plupart du temps. La peur d'indisposer en vient à me faire sentir de trop. Les femmes, de plus en plus autonomes économiquement, développent ce que nous les hommes avions avant elles: une insouciance, une prétention et une nonchalance qui frôlent parfois le mépris dans les échanges. Est-ce qu'on pourrait appeler cela une période d'acculturation, un moment de réajustement où tout le monde ne sait plus sur quel pied danser?

Les Éditions TNT présentent...

Dépendance affective

L'amour en 3 Dimensions

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



19,95\$

+ 3,95\$ TAXES
ET TRANSPORT

Thérapie individuelle ou de groupe

Après la pluie...
Le beau temps

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions.

Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.



9,95\$

+ 2,50\$ TAXES
ET TRANSPORT

Suicide

Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut être fait pour soutenir la personne en crise.

Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.



4,95\$

+ 2,50\$ TAXES
ET TRANSPORT

Le choc des Cultures

Quand le classique rencontre le Hip-hop

Spectacle d'improvisation.

Breaker, Graffiti, Rap.
-VS-
Les orgues classiques Casavant.



19,95\$

+ 4,95\$ TAXES
ET TRANSPORT

Gambling

DVD prévention du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paraplégique Did Bélizaire et de plusieurs joueurs compulsifs.



19,95 \$

+ 4,95\$ TAXES
ET TRANSPORT

Bénévolat DVD sur l'implication bénévole

Regard sur des gens de cœur

- Découvrir sa communauté
- Donner un sens à sa vie...
- Briser son isolement et celui d'autrui.
- Découvrir de nouveaux amis.
- Prendre part à la vie sociale et de quartier.
- Source de contact et d'échange.
- Acquérir de nouvelles connaissances.
- Expérimenter et mieux se connaître.

S'impliquer c'est trippant et ça mérite d'être vécu.



19,95\$

+ 4,95\$ TAXES
ET TRANSPORT



Livre

Disponible dans toutes les librairies

www.editionstnt.com

4233 Ste-Catherine Est

Montréal, Qc. H1V 1X4 (514) 256-9000

(+ taxe et transport)



DVD

ÉDITIONS TNT

Achetez un t-shirt ou un sweat-shirt du



et soutenez notre intervention auprès des jeunes.



pour votre soutien



T-SHIRT 9,95\$

+ 3.55\$ TAXES ET TRANSPORT

*Affichez vos
couleurs!*

SWEAT-SHIRT 29,95\$

+ 8.95\$ TAXES ET TRANSPORT

GRANDEURS: S, M, L, XL COULEURS T-SHIRT: ROUGE, VERT FLUO, NOIR, BLEU, ROSE, BLANC.
SWEAT-SHIRT: GRIS, ROSE, ROUGE, NOIR.



NOUVEAUTÉ
T-shirt Café Graffiti pour femme
9,95\$

Disponible en :

